

lieu des fleurs et des oiseaux qui lui parlaient de vous.

» Ce matin, j'ai voulu tenter de nouveaux efforts pour la calmer. Comme toujours, elle était au jardin, assise sur le banc où il lui semble, dit-elle, que vous allez revenir ; ses yeux tous brillants de fièvre, étaient fixés vers le ciel.

» — A quoi pensez-vous ? lui demandai-je.

» — Au ciel, où je vais l'attendre.

» — Enfant ! Dieu vous réserve de longs jours.

» Elle me regarda en souriant.

« — Dieu est bon, me dit-elle, et c'est pour cela que je lui demande d'aller à lui. Avant peu, ce sera fini.

» Je la quittai navré, car je sentais qu'elle disait vrai. Le spectacle de cette douleur qui se nourrissait de la tombe me fit prendre une résolution subite : je montai à la bibliothèque, j'y trouvai Berthe, assise devant un livre ouvert, mais ne lisant pas. J'allai droit à elle, et je lui dis en la regardant fixément :

» — Claire se meurt !

» Berthe se leva douloureusement émue.

» — Claire se meurt, murmura-t-elle ; elle l'aime donc bien ?

» — Avant un mois, cette pauvre enfant sera morte.

» Berthe se promena quelques instans, en proie à la plus vive émotion.

» — Mais, dit-elle enfin, qui l'empêche de l'épouser ?

» — Vous.

» — Comment, moi ! je ne demande qu'à me retirer dans un couvent.

» — C'est à cause de cela que votre oncle s'oppose absolument à son mariage ; vous n'avez pas besoin d'aller au couvent pour faire votre salut. Renoncez à cette résolution, et Claire sera sauvée parce qu'elle épousera Robert.

» Berthe, très émue et très agitée, parcourut encore la bibliothèque ; enfin, elle revint à moi, et, me prenant la main :

» — Je vous en fais l'aveu : je me réjouissais de voir que Robert ne pouvant pas être à moi, ne serait point à elle. Moi aussi, j'aime Robert. J'ai bien vu la douleur de Claire, mais je croyais qu'elle passerait ; je comptais sur le temps, folle que j'étais ; comme si le temps pouvait emporter ces choses-là ! Moi, je suis forte, je n'en mourrai pas ; mais, vous avez raison, Claire peut en mourir, je comprends cela. Pauvre Claire ! elle est si douce, si bonne, si complète-

ment aimante ; mais elle ne mourra pas. Venez !

» Nous montâmes chez M. de Langenais. L'affliction de ce pauvre père se lisait dans tous ses traits ; mais quelle joie ! quelle reconnaissance ! quand Berthe lui eût déclaré spontanément que, malgré le mariage de Claire, elle n'entrerait pas au couvent. Retenu par une excessive délicatesse, il hésitait encore ; j'eus besoin de m'en mêler pour achever de le vaincre.

» Nous descendîmes, tous trois, au jardin. Claire n'avait pas quitté son banc, elle regardait toujours le ciel.

» — Vous avez raison, me dit Berthe en la voyant, elle en mourrait.

» Berthe s'assit auprès d'elle et l'embrassa tendrement. Claire nous regarda d'un air étonné.

» — Claire, lui dit sa cousine, tu ne vois pas que ton père a l'air joyeux ; tu ne vois pas, ajouta-t-elle avec effort, que nous sommes tous contents ?

» — Qu'est-il donc arrivé ? dit Claire.

» — Il est arrivé que Robert va revenir et que tu l'épouseras.

» Claire tourna vers sa cousine ses grands yeux où déjà revenait la joie, et lui dit naïvement :

» — Et toi ?

» — Moi, répondit Berthe avec une hésitation douloureuse, je croyais aimer mon cousin ; mais je me suis trompée... je ne l'aime pas...

» Claire poussa un cri de bonheur, et, tenant sa cousine embrassée, elle fondit en larmes.

» Berthe et moi, nous laissâmes à leur joie le père et la fille.

» — Bien ! lui dis-je, très bien ! vous êtes héroïque ! Elle était près de défaillir ; elle s'appuya sur mon bras.

» — Je ne l'aime pas ! je ne l'aime pas ! murmurait-elle en remontant l'escalier. Vous me donnerez absolution de ce mensonge ? ajouta-t-elle avec un sourire amer.

» En arrivant dans sa chambre, elle se laissa tomber à genoux au pied de son lit et se mit à prier à haute voix pour vous et pour Claire.

« La Providence a sans doute conduit tout ceci pour le mieux ; elle s'est plu à déranger les calculs des hommes : ce n'est donc pas Berthe que vous épouserez. Avec le temps et la prière, son amour pour vous deviendra l'amitié d'une sœur ; peut-être eût-il été plus sage à moi de

vous le laisser ignorer, mais j'ai voulu que son dévouement vous fût connu dans tout son héroïsme. Ce doit être un lien de plus qui vous attachera à la jeune fille accomplie qui va devenir votre femme. Si vous aviez, dans l'avenir, une autre pensée que celle de son bonheur, vous seriez, en vérité, bien coupable.

» Je n'ai plus rien à vous dire, maintenant que tout est fini ; c'est pourquoi je devance l'époque fixée, et je vous dis, venez et remerciez Dieu. »

XVIII.

LA LEÇON DES AIEUX.

Ma lettre à la main, je repris, marchant à grands pas et l'œil au vent, le chemin de l'hôtel ; le général, après bataille gagnée, n'est pas plus rayonnant que je ne l'étais ; l'enthousiasme me possédait ; je souriais à tous les passans ; volontiers je les aurais embrassés ; j'épuisai ma bourse à remplir la main de tous les pauvres que je rencontrais. N'as-tu pas remarqué qu'on n'est jamais plus disposé à faire le bien que lorsqu'on est heureux ? Ivre de mon bonheur, j'aurais voulu pouvoir le faire partager à toute la création.

Au moment où je regagnai mon hôtel, une diligence allait partir, mais elle était pleine ; je me jetai sous la bâche de l'impériale et je m'acheminai vers la frontière de la France, accusant de la lenteur de ma course les montagnes qu'il fallait gravir. Un mois avant, j'étais descendu par ces mêmes pentes ; mais alors rien ne me pressait ; alors je laissais derrière moi ce que je brûlais de retrouver ; maintenant, Claire était au bout de ma course, et, de même que je l'appelais, elle m'appelait. Une idée noire traversait parfois le ciel pur de ma pensée ; l'image désolée de Berthe m'apparaissait auprès du front radieux de Claire ; je me reprochais d'avoir favorisé la naissance de cet amour, et ce remords faisait tache dans mon bonheur ; mais l'homme est un tissu de contradictions ; je me consolai en me disant : Le temps calmera cette douleur ; avec le temps elle oubliera. Injuste que j'étais ! Comment aurais-je accueilli celui qui m'eût dit : Avec le temps, vous pouvez oublier Claire !

En arrivant à Dijon, je courus d'un trait jusqu'à la rue de la Verrerie. C'était le matin, huit heures venaient de sonner : une prescience intime me la faisait voir au jardin de la porte de

l'hôtel. Jusqu'auprès d'elle je ne fis qu'un bond. Claire était assise sur le banc de pierre que mon souvenir lui avait rendu si cher. A ma vue, je la vis se lever, l'œil fixe, les mains tendues ayant l'air de douter si je n'étais qu'une apparition. Elle tomba dans mes bras, et nous restâmes longtemps ainsi, dans une étreinte muette : la terre avait disparu.

Mon ravissement n'est pas de ceux que décrivent. Quand nous fûmes revenus à nous-mêmes, elle me prit par la main et me dit :

— Allons chez mon père.

En nous voyant, M. de Langenais m'embrassa.

— Je vous la donne, me dit-il, mais ce n'est pas à moi que vous la devez.

Je quittai M. de Langenais pour aller chez le curé de Notre-Dame.

— Ah ! vous voilà donc, me cria le bon vieillard du plus loin qu'il m'aperçut ; nous avons cru que vous n'arriveriez jamais. Il y a onze jours que je vous ai écrit. Claire me demande chaque matin : Quand vient-il ?

Je lui expliquai que, fidèle à mes engagements, j'étais arrivé à Neuchâtel exactement le jour où je devais y recevoir sa lettre.

— Dieu veuille, me dit-il, que vous teniez toutes vos promesses aussi fidèlement que celle-ci.

— Oh ! m'écriai-je, soyez sûr que ma vie tout entière appartient à la femme que j'aime. Que je sois éternellement maudit, si je l'oublie !

— Ne faites pas de vœux pareils, me dit-il sévèrement. Après les plus grandes faiblesses, il reste toujours le repentir, et au repentir le pardon.

Je revis Berthe avant déjeuner ; elle se leva lorsque j'entraî au salon, et m'attendit, appuyée au dossier de son fauteuil ; elle était blanche comme le marbre, ses yeux vivaient seuls dans son visage immobile. Je baisai religieusement la main de cette héroïne.

— Soyez le bien venu ! me dit-elle sans affectation ; Claire était bien impatiente de vous revoir.

J'étais interdit, je balbutiai quelques mots sans suite ; elle vint gracieusement à mon secours en me faisant parler sur ce que j'avais vu de la Suisse. Cette jeune fille était vraiment aussi forte que généreuse. A déjeuner, elle conserva sa présence d'esprit, et ne paraissait point blessée de la joie tranquille que laissait voir sa cousine. Claire avait pris naïvement au sérieux les paroles de Berthe : *Je ne l'aime plus.*

Il me tardait de me retrouver seul avec celle que je pouvais maintenant appeler ma fiancée ; comme ce nom m'était doux aux lèvres, et que de charmantes idées il éveillait en moi ! un accord tacite nous réunit au jardin, où nous rencontrions la solitude qui plaît aux amants. Les heures que j'y passais furent les plus heureuses que j'eusse connues jusqu'à ce jour, parce qu'elles étaient les plus tranquilles. Dans l'affection pure qui m'embrasait, je marchais de ravissement en ravissement. Quand l'amour se révèle, il excite toujours en nous des mouvements d'une certaine violence ; mais quand il s'est emparé successivement de toutes nos facultés, quand il a purifié nos sentiments, quand il règne en nous, l'âme éprouve une placidité, un bien-être, une satisfaction sans nuages.

J'en étais à cette période de l'amour qui est le bonheur contemplatif, et je ne désirais rien de plus. Celui à qui n'a pas suffi, ne fût-ce qu'un jour, la possession du cœur, celui-là n'a point aimé. L'amour, fils du ciel, est immatériel comme lui ; c'est une faiblesse de notre naturel si nous le faisons descendre des sphères idéales qui sont, en quelque sorte, sa patrie : c'est ainsi que je le sentais. Aussi longtemps que nous pouvons aimer ainsi, la paix est en nous et le bonheur nous est fidèle. Il me semble que je serais resté des mois, des années peut-être, à respirer sans y toucher, cette fleur éclose pour moi. A l'heure dont je parle, toute autre pensée que celle de l'union intime de nos âmes me semblait une profanation.

Les heures s'écoulaient pour nous dans des causeries charmantes, où Claire me laissait pénétrer le secret de son cœur, sans autres voiles que l'instinctive pudeur de la femme : nos sentiments les plus intimes se mariaient sans effort comme se confond le rayonnement des étoiles. Au delà de la joie sans bornes où je planais, je ne concevais rien. Nous ne parlions que de nous deux, car, à nous seuls, nous étions pour nous le monde. De même que, pour le pasteur de la vallée de Hasli, toute science et toute loi sont dans la Bible, de même, pour nous, l'univers était dans cet amour. Je lui faisais raconter ses douleurs pendant l'absence ; elle me demandait les miennes pendant les longues heures de l'attente, et nous nous réjouissions d'être enfin réunis sans avoir à redouter de nouvelles épreuves.

Cependant l'égoïsme de mon bonheur n'allait pas au point de me faire oublier tout-à-fait ce que Berthe avait souffert, ce qu'elle souffrait en-

core à cause de moi. Dans la soirée, j'étais descendu seul au jardin ; le ciel, chargé d'orage, invitait à la mélancolie : je pensais à l'instabilité du bonheur, d'après l'idée que s'en forme le vulgaire. Voici, me disais-je, une jeune fille, belle, riche, avec un grand nom. En apparence, que lui manque-t-il ? Cependant, la voilà dévorée d'ennuis parce que j'ai mis le pied dans cet hôtel, et, si je n'étais pas venu, rien peut-être ne l'eût jamais troublée, et si je n'eusse pas rencontré Claire, bien certainement je l'aurais aimée. Comme je faisais ces réflexions, une lumière parut dans la galerie du rez-de-chaussée, et, à mesure qu'elle passait, je vis se dessiner sur les vitres la silhouette d'une femme : c'était Berthe qui, chaque soir, depuis un mois, venait rêver dans cette salle peuplée de l'ombre de ses aïeux.

Elle posa sa bougie sur un guéridon, ouvrit une des portes vitrées qui donnent sur le jardin et resta là, quelques minutes, respirant le souffle orageux de la nuit. Mon premier mouvement fut de me cacher ; mais il me sembla que cette réserve était aussi peu digne d'elle que de moi ; je sortis du massif d'arbres qui m'abritait, et je marchai vers elle. Berthe parut aussi peu surprise que si elle m'avait attendu. Elle me fit entrer dans la galerie et referma derrière moi la porte vitrée.

Une seule bougie éclairait cette vaste salle dont les extrémités et le plafond demeuraient dans l'ombre. Les évêques, les chevaliers de Malte, les gentilshommes cuirassés, les grandes dames au costume bizarre, se distinguaient vaguement au milieu de leurs cadres dorés ; chaque parole éveillait un écho plaintif ; au dehors le vent sifflait, la pluie commençait à tomber ; cette galerie apparaissait comme un lieu lugubre dont Berthe semblait le fantôme. Toujours vêtue de noir, plus pâle que jamais, le regard illuminé d'un feu sombre, elle aurait pu poser pour la statue de la Force dans le malheur. En la voyant ainsi, j'étais plein de respect, de sympathie et presque de remords. Un mois avant, la veille de mon départ, elle était calme, radieuse, presque gaie ; j'avais rencontré des airs si doux sur sa bouche si fière. Elle comprit ce qui se passait en moi, car elle me dit avec un sourire étrange :

— Vous me trouvez changée ?

J'aurais désiré une explication, mais je n'osais la provoquer. Berthe vint encore au-devant de ma pensée.

— Il y a des choses, me dit-elle, que vous avez

sur les lèvres, mais vous craignez de me blesser en les disant ; ne les dites pas, non que je les redoute, mais parce qu'elles sont inutiles : d'avance, je les connais.

Mon cousin, je ne suis pas tout-à-fait une femme ordinaire ; ne vous étonnez pas si je sors avec vous des habitudes communes ; je veux vous donner quelques explications sur ce qui s'est passé ici depuis votre arrivée.

Ces paroles furent prononcées avec le calme d'une supériorité qui ne s'ignorait point.

Elle reprit :

— M. le curé de Notre-Dame m'a fait part ce matin de ce qu'il vous a écrit il y a dix jours. Je regrette qu'il ait cru nécessaire d'entrer dans d'aussi grands détails sur ce qui me concerne personnellement. J'aurais préféré qu'il ne fît pas question de moi, et je vous demande d'oublier ce que vous en savez.

— Je ne me le rappellerai, répondis-je, en m'inclinant, que pour vous bénir.

Berthe reprit avec un sourire triste :

— Vous savez que je me suis fait sur les devoirs de l'ancienne aristocratie une opinion que vous ne partagez pas. Toutes mes actions sont subordonnées à cette règle ; aussi, je pense que, sous aucun prétexte, si ce n'est pour le service du roi, les membres d'une grande maison ne peuvent rien distraire de leur fortune au préjudice de la splendeur de leur famille. C'est pour cela que j'ai refusé toutes les propositions de mariage qui m'ont été faites jusqu'à ce jour. Il existait un représentant de ma famille et, justement parce qu'il était sans fortune, j'ai pensé que c'était un devoir pour moi de donner la mienne au dernier des Langenais.

Je l'aurais fait, eût-il été difforme et idiot ; ce que j'eusse exécuté, dans ce cas, comme une immolation, j'avoue que je le faisais avec plaisir quand il s'est agi de vous. J'ai cru, dans les premiers temps de votre séjour ici, remarquer que, pour vous non plus, ce mariage n'était pas un sacrifice ; il m'a semblé voir dans vos manières un peu plus que de la politesse ; de là, je ne sais quelles folies de mon esprit... je vous estime assez pour ne point chercher à vous les cacher, ajouta-t-elle avec un singulier mélange de tristesse et de hauteur.

Quant à vous, qui n'avez pas sur les devoirs de l'aristocratie les mêmes idées que moi, vous avez raison de ne point faire aveuglément le sacrifice de votre cœur. Dès que vous avez vu Claire vous l'avez aimée, je le comprends, car il

est impossible de rencontrer une perfection plus achevée.

Le curé de Notre-Dame m'a fait lire la copie de la lettre que vous avez reçue de lui. Il vous a dit vrai en vous peignant mes premières impressions de colère ; vous m'en voyez aujourd'hui toute confuse : j'ai cherché depuis à réparer ces faiblesses. Le devoir a parlé plus haut que le sentiment ; à cette heure, je n'entends plus que lui. Si j'étais tentée de l'oublier, je n'aurais qu'à venir ici, dans cette salle où les tableaux que vous voyez me rappellent mes aïeux, de grandes leçons et d'austères devoirs.

Chaque soir j'y viens passer une heure ; la société m'importune. Ici, je médite sur le passé, sur l'avenir, sur les leçons que me donnent les aïeux, et je me sens un courage qui me rend la vie plus facile. C'est ici, que toutes mes résolutions ont été prises ; c'est ici que j'ai trouvé la force de ne mettre aucun obstacle au bonheur de Claire, et même de m'en réjouir.

J'ai eu d'abord, vous le savez, la pensée de me marier ailleurs, puis celle d'entrer dans un couvent. C'étaient là des folies, je n'y pense plus ; les conseils que j'ai pris de tous ces tableaux muets en apparence, m'ont dissuadée de ces idées.

Si telles ne sont pas exactement les paroles de ma cousine, c'est au moins le sens de ce qu'elle me disait ; j'étais trop embarrassé, trop ému pour oser lui répondre. Au surplus, que pouvais-je dire ?

— Je fais, continua-t-elle, les vœux les plus ardents pour votre bonheur à tous deux ; vous êtes créés l'un pour l'autre, la conviction que j'en ai modère mes propres regrets. Je sens, dit-elle avec un effort visible, que vous n'auriez pas trouvé près de moi le calme que vous donnera ma cousine.

Comme si elle eût voulu me convaincre de ce qu'elle ne croyait pas elle-même, je l'entendis poursuivre avec une exaltation fébrile :

— Entre vous et moi, il y a des idées qui ne s'accorderont jamais ; c'eût été pour nous un perpétuel sujet de discorde. Vos tendances politiques m'auraient blessée ; je les aurais contrariées par mes observations ; j'aurais essayé de vous pousser dans une voie tellement rétrograde qu'elle ne pouvait être aujourd'hui celle de personne. Vous appartenez à votre siècle, et moi, je suis en arrière de trois cents ans. Il ne faut donc pas regretter un mariage qui eût pu vous devenir fatal.

Quant à moi, je me réjouis maintenant de ce qui est arrivé. Ne vous reprochez donc jamais d'avoir mis un nuage sur ma vie : au contraire, vous m'aurez sauvée. Je sens bien aujourd'hui que je n'étais pas faite pour le mariage.

Seulement, je vous demande la permission de vous adresser un conseil de sœur et d'amie. Ne dites jamais à Claire qu'elle a pu être pour moi, dans cette circonstance, l'occasion d'une douleur : la pauvre enfant ne s'en consolera pas. Il faut qu'elle ignore tout ce qui s'est passé.

Berthe ajouta après un instant de réflexion :

— Vous devez vous étonner de m'entendre parler ainsi. Je sais tout ce qu'il y a d'insolite et de bizarre dans la franchise avec laquelle je m'exprime sur des choses aussi délicates, mais je vous estime tellement que je veux vous traiter comme un frère.

Soyez donc sans inquiétude à propos de moi ; je suis très calme ; je ne me marierai pas, parce que je n'ai aucun attrait pour le mariage ; je n'irai pas non plus dans un couvent ; je continuerai à vivre, comme par le passé, dans cette salle et dans ma bibliothèque ; mes livres et mes portraits de famille, pour moi, c'est le monde. Quant à ma fortune, elle ne m'appartient pas ; je la considère comme un dépôt. . . .

— Ah ! ma cousine, je vous en prie, m'écriai-je en l'interrompant avec vivacité.

— Je vous comprends, me dit-elle en souriant, n'en parlons pas.

— Vous avez, lui dis-je, un courage et une grandeur d'âme qui me pénètrent d'une admiration profonde.

— Je n'ai pas un grand mérite, reprit Berthe ; vous savez quelles sont mes idées sur les devoirs de famille et sur la manière dont on doit comprendre l'honneur, quand on porte certains noms. J'en suis tellement pénétrée, que je ne m'appartiens plus. Fille du quinzième siècle, contemporaine de la grande monarchie par l'idée fixe qui est en moi, je n'ai point d'âge : telle que je suis, je vivrai ; telle que j'aurai vécu, je mourrai. Esclave de ce que le monde appelle des préjugés, selon le monde, je n'ai point de cœur. . . .

— Point de cœur, m'écriai-je, il n'y a que cela dans vos paroles.

— Non, dit-elle, puisque je n'en subis pas les entraînements.

Elle refoula dans ses paupières des larmes prêtes à tomber. Ces larmes qui révélaient la femme donnaient un démenti au fatalisme de ses paroles.

— Oh ! lui dis-je, ne vous calomniez pas.

— Je dis la vérité, je me connais et je me juge froidement. Nous allons nous séparer bientôt, reprit-elle après un silence, pour quelque temps du moins ; laissez-moi vous dire ici, au milieu de ces portraits qui nous regardent, ce qu'ils diraient eux-mêmes si la parole leur était donnée. Vous avez, jusqu'à ce moment, vécu sans utilité, sans gloire, sans prendre souci de votre nom ; vous allez commencer une nouvelle existence.

Dorénavant, rappelez-vous qui vous êtes ; vivez comme il convient à un Langenais. Vous croyez que l'aristocratie doit abdiquer devant la démocratie ; ces idées auraient fait mon désespoir si j'eusse été votre femme ; mais enfin, si vous n'y pouvez renoncer, si vous ne demeurez ce que vous êtes, aristocrate, et en cette qualité, chef par la grâce de Dieu, chargé par lui de commander au peuple pour son bien et pour son repos, du moins n'abdiquez jamais l'obligation de maintenir le vieil honneur des Langenais.

Servez votre pays comme vous l'entendez, mais au moins, ne compromettez jamais, serait-ce par un excès de zèle, en vous mêlant à certains hommes et à certains partis, le nom dont vous êtes chargé. De la liberté, de l'égalité, du progrès, à l'avenir desquels vous croyez, ne séparez jamais la monarchie ; de la nation ne séparez jamais le roi. Depuis mille ans, vos pères ont suivi la même voie, ne la quittez pas ; si vous deviez l'abandonner, n'entrez jamais dans la vie politique.

Mais, reprit-elle, après un moment de réflexion, voici encore que je veux vous plier à mes idées ; j'ai tort, vous êtes libre : travaillez donc à fonder l'avenir, puisque vous y croyez. Oui, soyez libre, vous ne relevez, après Dieu, que de votre conscience et de votre honneur.

Adieu, dit-elle encore en me tendant la main. Faites le bonheur de ma pauvre Claire ; elle en est digne. Soyez toujours bon comme vous l'êtes redevenu, et, quand vous aurez appris à prier, priez pour moi.

Je mis un genou en terre devant cette sainte fille, si fière, si profondément blessée, si courageuse dans le pardon.

— La leçon que vous me donnez, lui dis-je d'une voix pénétrée, sera la règle de ma vie.

Elle leva la main vers les portraits de nos ancêtres et me dit ces paroles, qui furent les dernières :

— C'est la leçon des aïeux.

XIX.

LE CALME APRÈS LA TEMPÊTE.

Malgré l'héroïsme dont Berthe avait donné tant de preuves, nous sentions tous que l'attente de ce mariage était pour elle un supplice ; il fallait en fuir le plus tôt possible. Au sortir de l'église même, je devais emmener Claire loin de Dijon. Berthe ne pouvait demeurer l'impassible témoin d'un bonheur qui brisait sa vie. Il fut donc convenu que le mariage aurait lieu dans le plus bref délai que nous permettait la loi.

La résignation de Berthe ne se démentit pas un instant : toujours bonne pour moi, redoublant d'amitié pour sa cousine, elle la comblait de mille attentions ; Claire ne put soupçonner un instant les luttes terribles qui se livraient dans le cœur de cette infortunée. Berthe voulut se charger elle-même de la corbeille ; je ne pus m'y opposer. Les bijoux de sa famille y furent jetés avec une prodigalité qui montrait combien était sérieuse son intention de ne pas se marier.

— Si dès à présent je ne lui donne pas tout, dit-elle au curé de Notre-Dame, c'est que je veux me réserver le plaisir de lui causer encore de temps en temps de nouvelles surprises.

On fit venir de Paris ce que les magasins à la mode avaient de plus beau ; Claire fut parée comme une princesse, sans se douter de combien de larmes étaient arrosées ses parures. Enfin, au milieu de toutes ces richesses, Berthe avait mis une donation d'un million, représentée par une terre superbe, située en Provence. M. de Langenais voulut s'y opposer, moi-même, je me sentais confus de cette générosité ; mais l'instance gracieuse de ma cousine triompha de nos répugnances.

— Ce n'est, disait-elle avec un sourire triste, qu'un avancement d'hoirie.

Intérieurement, je me réjouissais de cette fortune inespérée qui me permettait de continuer à Claire toutes les jouissances de la vie.

Le lendemain, je rencontrai Louis Monot.

— Eh bien ! lui dis-je, tout est décidé, je me marie.

— Avec laquelle ?

— Claire.

Monot fit un geste désespéré.

— Tu n'es qu'un niais ! me cria-t-il.

Mais il changea de ton quand il sut que Claire avait un million.

— Sa cousine en a quatre, me dit-il encore.

Monot comptait pour rien l'inépuisable trésor de joie que j'avais au cœur.

Le mariage eut lieu, la nuit, à l'église de Notre-Dame. Berthe, M. de Langenais, le chevalier de Malestot, Mme de Lancade et les domestiques de la famille y assistaient seuls.

Berthe fut sublime. Elle voulut tenir de ses propres mains le voile sur nos têtes ; elle était pâle à faire frémir, mais Claire ne rencontra jamais que son sourire.

Après la cérémonie, Claire et moi nous montâmes dans un coupé de voyage, et les chevaux nous emportèrent vers la Provence.

Quels événements, mon ami ! que d'ivresse et que d'espérance ! Vers trois heures du matin, Claire s'endormit sur mon épaule, moi, je veillais. Tout ce qui m'était arrivé me semblait un rêve.

A Lyon, je m'arrêtai pour faire reposer ma femme. Elle eut beau me dire qu'elle n'était point fatiguée, je n'y voulus point entendre : elle fut obligée de se coucher et de dormir. Soumise comme un enfant, elle fit ce que je voulus. Moi, je sortis et j'allai courir au hasard le long des quais.

J'ai toujours détesté Lyon ; je trouvais autrefois cette ville affreuse. Mais, ce jour-là, tout me parut splendide. Je découvrais à chaque objet des beautés que je n'avais point soupçonnées. Il me semblait n'être passé à Lyon que par des jours de pluie ; mais le ciel s'était mis à l'unisson de mon âme, il rayonnait.

Le lendemain, nous descendîmes en Provence par le bateau à vapeur. Quelle délicieuse chose que de voyager avec une femme qu'on aime ! Claire était d'une gaieté folle ; sa gaieté resplendissait pour moi jusque sur le paysage.

On arriva à Avignon vers quatre heures. Il fallut près d'une heure pour débarquer la voiture et se procurer des chevaux de poste ; je payai doubles guides, et nous partîmes comme l'éclair. A six heures, nous étions arrivés dans le château splendide que nous devons à la générosité de Berthe.

C'est une belle habitation dans le goût italien, bâtie pendant le siècle dernier par un grand seigneur provençal qui n'a rien épargné pour en faire une délicieuse résidence ; à quelques minutes au-dessous de nos fenêtres, le Rhône forme comme un lac ; mais je te ferai quelques jours cette description. Que te décrirais-je maintenant ? La joie me déborde, je ne suis plus que sentiment.